

KAIS KRISSANE

LA ROSE DE L'ŒIL
DE L'AFRIQUE

ÉDITIONS MAÏA

Découvrez notre catalogue sur :

<https://editions-maia.com>

Un grand merci à tous les participants de
simply-crowd.com qui ont permis à ce livre
de voir le jour :

...

...

© Éditions Maïa

*Nos livres sont éthiques et durables : économes en papier et en
encre, ils sont conçus et imprimés en France.*

*Tous droits de traduction, de reproduction ou d'adaptation
interdits pour tous pays.*

ISBN 978-2-38441-552-6

Dépôt légal : mai 2023

Douars Ashabs El-khayria

Sur la route, le silence des paysages donnait l'impression que l'on approchait d'une autre planète. Soudain, deux bornes à moitié ensevelies dans le sable. L'une indiqua la direction des « douars Ashabs El-khayria » (*hameaux des amis de la charité*). L'autre la direction de l'œil de l'Afrique. En bas d'une des bornes, en petites lettres à peine lisibles, on pouvait déchiffrer le nombre de kilomètres à parcourir pour arriver aux « douars Ashabs El-khayria ». Sur l'autre borne on pouvait lire : cinq semaines ; le temps qu'il faudrait pour atteindre l'œil de l'Afrique. Et, pour ajouter à l'imprévu, dans ce désert où l'aigle rôde dans le ciel et les hyènes règnent en maîtres, il y avait deux directions ; l'une vers le coucher du soleil, l'autre vers le nord. Les deux pistes amenaient à une oasis où nichait le village et plus rien après ; la fin de la planète. Ce lieu était très loin de tout, et dans le village aucune agitation, un silence de cimetière, la piste se rétrécit et au bout, une petite place en terre, pas de trottoirs, ni d'éclairage public. Seul signe de vie, une épicerie avec un tapis abandonné devant l'entrée rappelant que le gardien des lieux n'était pas loin. À première vue, rien dans le village ne pouvait rappeler une civilisation terrestre, s'il n'y avait une civilisation de l'entraide entre villageois. Tous ceux qu'on pouvait rencontrer étaient des gens ordinaires, des gens optimistes, solidaires et courageux. Ils étaient optimistes parce qu'ils croyaient que le lendemain était toujours plus heureux que la veille. Ils étaient solidaires parce que socialement et économiquement ils formaient une communauté d'entraide soudée malgré l'immensité du désert. Ils étaient courageux parce que seuls les gens du

désert pouvaient vivre entourés de dunes se renouvelant en permanence, et des hyènes et des chacals parcourant jour et nuit les steppes à la recherche de charognes victimes de sécheresse. Une civilisation gardienne d'une vieille forme de vie et de traditions qui avaient disparu ailleurs. Une communauté de vie où l'effort de travail fourni ne donne pas droit à un salaire individuel, mais à un partage d'une production collective, et où il n'y avait ni employeurs ni employés, pas plus d'institutions d'ailleurs, en dehors d'une école à une classe et un homme à képi représentant de l'ordre. Une vie ordinaire organisée autour des échanges et de l'entraide entre les hommes et les femmes des villages.

Dans les étendues alentour, le village « d'Ashabs El-khayria » était le seul à avoir une zaouïa. *(Une zaouïa est un lieu d'enseignement et de recueillement pouvant accueillir des savants – oulémas et/ou autres exégètes. L'attributaire est souvent un homme dont le statut est respecté de surcroît lorsqu'il est marabout soignant)*. C'est pourquoi le chef de la communauté y avait sa résidence. Dans la zaouïa, il y avait un petit mausolée où repose probablement, depuis des siècles, le bâtisseur des lieux. Les anciens du village rapportaient que le mur d'enceinte, dont il restait quelques pierres, portait en lui certains pouvoirs. Pouvoirs que personne n'était capable de décrire. À les observer, les pierres étaient disposées et scellées les unes aux autres à l'aide d'un mortier en terre et en paille datant d'une civilisation millénaire. Leur disposition rappelle des figures déjà vues dans des villages plus lointains dans le Sud. La construction de la zaouïa semble dater d'une époque très lointaine. Une époque où les hommes du désert ne connaissaient ni langue arabe ni croyance monothéiste et ne connaissaient pas non plus de frontières. Un mur et un reste d'une bâtisse avec son mausolée qui en dit long sur la foi des gens qui venaient chercher une baraka, une protection. Une protection de quoi, de qui ? Personne n'avait la réponse. Un mur où l'esprit d'un défunt semble régner depuis des générations. Un lieu source d'histoires mystérieuses. Des histoires transmises de génération en génération rapportaient qu'un « ghul » ou « ghula » au féminin : un fantôme

malveillant, une créature monstrueuse de serpent à deux têtes revenait se protéger entre les pierres des nuits extrêmement froides. On racontait aussi que si on détruisait le mur ou si on emportait les pierres, des chimères avec une tête de hibou et un corps de lion apparaîtraient et attaqueraient les enfants. Des relents d'une croyance ancienne attribuée à l'esprit du mausolée. Une croyance au pouvoir d'un défunt disparu, il y a bien longtemps. Croyance nourrie par des histoires nocturnes contées par les plus âgés des villages ; c'était encore la culture de la transmission orale.

Dans la cour de cette zaouïa, il y avait un arbre. Une espèce qui n'existe nulle part dans les environs. Les plus anciens racontèrent qu'il était rapporté d'Orient par des marchands venus de très loin. Un arbre qui ressemble à un acacia, et dont le nom n'était ni arabe, ni touareg, ni berbère : « le khejri », un nom telengana ; indien disent les uns, ourdou, pakistanais disent les autres. Il avait survécu malgré le milieu austère.

Dans cette partie du territoire isolé et éloigné de tout, la seule autorité judiciaire pour un ensemble de villages était un gendarme dont le bureau, adossé à la seule classe de l'école, était connu de tous. L'instruction dans le village était assurée par l'école publique dispensant une classe le matin et une autre l'après-midi. Le village était réduit à ses cent cinquante âmes dont quarante-six enfants, filles et garçons. Les plus fortunés totalisaient une richesse de douze dromadaires, quatre chamelles, deux chameçons et vingt brebis. Les moins fortunés du village possédaient un total de vingt-quatre poules et six coqs. Durant les nuits d'hiver, le village n'était pas épargné des passages des renards du désert, des loups, des hyènes, et même des chacals dit-on. C'est la raison pour laquelle les bêtes étaient dans un enclos et les chiens de garde nombreux au village. Dans le vallon, l'oasis était un paradis de fraîcheur. Le puits de l'oasis appartenait au plus riche. Le bruit grésillant des pales du moulin à vent éloignait les loups et les hyènes, disaient les plus anciens.

Dans le village, l'homme vénéré, pour ses bravoures face aux meutes des hyènes, l'honorable autorité morale, après le chef du village, était Hekmet Oulouf : le marabout. Il était

urnommé « El batal » – le héros. Sa maison appelée en son honneur « El Ouloufa » ; la demeure de Monsieur Oulouf. Elle était adossée à sa zaouïa construite sur les hauteurs. De ses fenêtres on pouvait observer tout le village. Dans sa partie centrale trônent en dôme le garde-manger et la réserve de semences de céréales de tout le village. Autour, on trouve son logement et sa pièce de consultations. Elle était aveugle, la pièce de consultations. La lumière ne devait pas y pénétrer pendant les séances de soins empreintes de désenvoûtements. Dans la pièce, le salon était recouvert de nombreux tapis allant de celui venant de Tabriz avec ses influences persanes à celui de Sanaa au Yémen et ses influences judéo-arabes en passant par le celui du Zanzibar avec ses influences swahilies.

Le village était constitué d'habitations traditionnelles, visibles depuis les hauteurs. Elles étaient creusées dans la paroi rocheuse de la colline ou construites au sol avec des murs en matériaux de construction ordinaires recouverts des branchages de palmier. Les plus nécessiteux avaient des tentes fixées avec des piquets à même la terre et arrimées entre elles pour les préserver des tempêtes des vents qui emportent tout.

Jusqu'à la limite de l'horizon, la zone était désertique, et naturellement pauvre en ressources. Elle était d'autant plus appauvrie que des années auparavant de terribles invasions de sauterelles avaient tout décimé. Les arbustes, les plantes et les cultures dans les oasis étaient abîmés. Des branches sans feuillage et des stigmates des invasions répétées par des criquets pèlerins, tuant à la racine les jeunes pousses, étaient encore visibles. Les gens du village racontaient que pour protéger les vergers et les cultures, dans les oasis, ils allumaient des feux autour de leurs cultures jour et nuit pour éloigner les sauterelles. Petits et grands se réveillaient la nuit pour aller jeter des kilims et des couvertures sur les essaims de sauterelles entassées, sur les arbustes, les unes sur les autres. Tous étaient ravis de les attraper et de constituer des réserves de nourriture protéinée après les avoir fait frire dans de l'eau bouillante. Les saisons suivantes, la vie avait repris

son cycle naturel, les branches des arbres avaient poussé et elles s'étaient reconstituées. Les cultures avaient poussé de nouveau et les récoltes permirent au commerce, avec les gens venus de loin, de prospérer.

Dans ce village avait grandi un jeune prénommé Souleymane. Jusqu'à ses dix-sept ans, pendant les vacances scolaires, il gardait le troupeau des gens du village. Le reste de l'année, il était élève pensionnaire loin de sa famille. Il était appelé « Khammès » en référence au chiffre cinq en arabe « khamisa » et parce qu'il était rétribué au cinquième du produit du cheptel dont il avait la garde. Le cheptel appartenait aux plus riches du douar – hameau. Pendant plus de dix ans, le jeune Souleymane était le berger du désert de cette communauté rurale. Il s'était forgé une personnalité capable de traverser les tempêtes de sable sans se perdre dans l'immensité des dunes. Il était l'âme de son troupeau.

Le village de la pythonisse

À deux jours de caravane vers le sud se trouve un autre village plus animé, et plus fréquenté, celui-là. Dans le creux d'un talweg serpentait un oued, le plus souvent sec. Le vallon était remarquable mais isolé, entouré de dunes, d'une colline et des étendues de sable alentours où seules les hyènes régnaient sur des kilomètres carrés.

Dans ces immensités d'océan de sable, pour se repérer, seul le dromadaire est capable de trouver les points cardinaux. Seul le dromadaire peut diriger le troupeau vers les points d'eau. Seul le dromadaire peut mener la caravane aux lieux de vie ; les oasis. Le lieu de vie, il n'y a pas si longtemps, était isolé de tout. Le point le plus proche s'appelait Borj Kecira. Le petit hameau, autour de l'oasis, devenu village, ne comptait à l'origine que quelques maisonnettes construites en pierres et recouvertes de branches de palmier et de paille (chaume). Les habitations peu nombreuses étaient distantes les unes des autres à portée d'un appel du voisin. Leur disposition et leurs ouvertures répondent à une orientation dépendant du climat. L'ingéniosité est créatrice chez les hommes du désert, depuis des millénaires.

L'unique moulin du puits, visible au loin, signale l'existence d'une oasis, et la présence d'une civilisation humaine. Dans le creux du vallon, des maisonnettes d'habitation et quelques tentes forment le cœur du village entouré de lointaines collines. Plus loin, un poste de guet était positionné à 300 mètres de hauteur, pour surveiller l'arrivée des envahisseurs qui venaient de l'Ouest. Il fallait s'assurer que des razzias (*attaques de pillards*) soient aperçues de loin et préparer les défenses.

La particularité du village réside dans son marché aux bétails. Il accueillait les marchés aux bestiaux un mercredi sur deux. En plus des transactions de nombreux bétails, le marché était ouvert aux visiteurs et aux acheteurs de tissus, d'épices et autres produits pour femmes et jeunes filles, à chacune son trousseau. La première fois que le jeune Souleymane avait accompagné son père, il n'avait que six ans. À l'âge de douze ans, il avait atteint sa capacité d'homme pouvant commercer, négocier et conclure une vente. C'était d'ailleurs à douze ans qu'il avait accompli sa première mission de vente de dromadaires.

Dans ce village, il y avait un personnage singulier ; une pythonisse, « *Arrafa* en langage local, la connaisseuse, celle qui dit l'avenir ». Elle dispensait la chiromancie, à ceux qui y croyaient. Et Souleymane avait son idée. « *Lorsqu'il sera plus grand, et qu'il aura gagné beaucoup d'argent en gardant son troupeau, il ira voir Fayza la pythonisse, pour lui interpréter ses rêves et lui dire l'avenir* ». Oui, des rêves, Souleymane en faisait souvent et c'était toujours le même rêve et le même jour de la semaine : le mardi.

Fayza, la pythonisse, avait ses habitués des jours de marché. Ses consultations pouvaient durer longtemps. Nombreux venaient la voir ; des femmes, des hommes, des riches marchands et des pauvres gens, à la recherche d'un miracle dans leur parcours de vie ; amour, argent, grossesse, mariage. Chacun veut trouver son bonheur dans ses paroles et elle ne manquait pas d'imagination pour nourrir l'envie de la clientèle. Elle voulait être coquette, Fayza. Elle laissait tomber sur le côté droit de son visage une mèche de cheveux pour éviter que l'on remarque son strabisme de l'œil droit. La pythonisse avait des pouvoirs, dit-on, et on venait la consulter même des villages lointains, à une semaine de marche. On racontait même, avec conviction, qu'il suffisait qu'elle touche une brebis pour que la bête donne cinq agneaux en une portée. Mais, le plus singulier, chez elle, était le pouvoir de nuisance. Tous s'accordaient à dire qu'elle avait un pouvoir maléfique qu'elle n'exerçait que rarement. Mais lorsqu'elle l'exerçait, elle pouvait tourmenter les plus malins. Les villageois disent

qu'elle n'était ni fétichiste, ni marabout, ni ensorceleuse. Elle était voyante, mais elle avait des dons de guérison, mais aussi, des dons d'ensorceler des objets fétiches envers lesquels le mal doit se diriger. Beaucoup y croient.

Avec les nombreux passages caravaniers, le village autour de l'oasis était devenu un centre de vie et un lieu d'échanges et de rencontres des peuples du désert. Situé en limite des frontières méridionales du pays ; voisinant les étendues désertiques avant d'atteindre, après des jours de caravane, le Niger, le Mali et bien plus loin encore le Tchad. Le village bénéficiait des nombreux passages d'acheteurs venus, en caravanes en provenance de ces lointains pays, chercher la meilleure race de dromadaires, capable de transporter, de voyager et surtout, plus que d'autres races, de rester sans boire environ deux semaines dit-on des reguibi ; un méhari ou un m'zabi. Le jour du marché est une fête, et, comme tous les autres centres de vie, le village vivait au rythme de deux saisons ; celle des vents chauds venus du sud ; le sirocco. Saison pendant laquelle aucune caravane ne se hasarde à parcourir de grandes distances au risque d'affronter les pires des tempêtes et périr de soif ; hommes et bêtes. Il y a celle plus courte, avec des pluies orageuses et des nuages venant de l'Atlantique. Pluies qui font pousser les plantes nourrissant, au passage, les caravanes qui traversent le désert comme les nuages d'ouest en est et inversement.

Dans ces immensités de sable se croisent des bergers nomades, des bergers sédentaires, des bergers de passage, et d'autres caravanes en route pour commercer sur des places plus lointaines, peut-être plus prospères dans les pays du Sahel. Nul doute que ce lieu était très loin des grands centres où les gens avaient l'occasion de se parler beaucoup, d'échanger, d'apprendre et de s'enrichir. Les bergers communiquent avec les mouvements des dunes, avec le sifflement du vent, avec les traces de couleuvres sur le sable froid du matin, avec les comportements des rapaces dans le ciel annonçant la présence au sol d'un serpent, d'une gerboise, ou d'autres rongeurs diurnes. Dans son isolement, Souleymane, comme tous les bergers du désert, avait très rarement d'échanges avec

d'autres. Il rencontrait rarement des jeunes de son âge. Les rencontres entre bergers étaient rares et elles étaient rythmées par les différents passages au marché aux bétails.

Le voyage de la peur

Pour son âge, certaines transhumances que le jeune avait à vivre étaient plus effrayantes que d'autres. Des voyages loin, très loin de son village avaient marqué sa tendre enfance et la peur le poursuivait à l'aller comme au retour. Dans son village, un homme ne peut se plaindre, ne peut dire qu'il a peur. Et, Souleymane était considéré comme un homme depuis l'âge de douze ans ; il ne pouvait donc raconter sa peur, sa fragilité et ses faiblesses. Il s'érigait en homme face aux dangers.

Le plus marquant et le plus risqué de ses voyages dans ce désert immense fut à l'âge de ses treize ans. En compagnie de ses bêtes, il devait marcher sept jours et sept nuits pour rejoindre la ville d'Al Aweinet dans le sud de la Libye. Il était missionné pour remettre un dromadaire à son propriétaire habitant cette ville. Pendant ce trajet, il avait un dromadaire et une chamelle à conduire et, contrairement au reste du temps, il était accompagné du chien du douar ; un chien de défense, très malin, éduqué pour prévenir des dangers. Il était son compagnon et son allié en cas d'attaques. Au troisième jour de marche, la chaleur est descendue et il faisait, exceptionnellement, frais. Il décida de faire une halte pour bivouaquer, permettant à la caravane de souffler. Du repos, ses dromadaires en avaient besoin, surtout qu'il rentrait dans la partie ensablée du reste de sa route et que la fatigue s'en ressentirait plus vite. Autour de son bivouac, les environs proches étaient caillouteux, pas beaucoup d'herbes. Il baraquait ses bêtes et les attachait pour éviter qu'elles ne s'éloignent. Il était rassuré d'avoir son chien avec lui.

La nuit était claire et les bruits des hyènes lui parvenaient aux oreilles et l’effrayaient. Au milieu de la nuit, son chien commença à aboyer et à tourner autour des dromadaires baraqués comme pour protéger son maître et ses bêtes. Souleymane se blottissait entre les deux dromadaires tel un chamelon évitant qu’une hyène ne l’attrape dans une attaque-surprise. Son chien aguerri avait fait fuir les molosses. Souleymane alluma des torches en bouses de dromadaire qu’il avait dans son chargement ; ce qui éloigna définitivement les carnassiers. Contrairement aux hyènes du reste du désert qui se nourrissent de charognes, celles dans le Sud libyen et des étendues du Nord tchadien s’attaquaient, aussi, aux vivants, raison pour laquelle Souleymane était très effrayé.

Le lendemain, après une journée de marche, le dromadaire de tête s’arrêta. La chamelle aussi. Des signes de fatigue probablement. Souleymane obéit à ses bêtes et comprit qu’il fallait enlever le chargement pour leur donner à manger et pour qu’elles se reposent. Une fois le bivouac installé Souleymane alluma un feu. Dans cette hamada – plateau rocheux –, du bois sec, il pouvait en trouver et vite la braise réchauffa le jeune berger. Il faisait 4°C cette nuit-là, mais Souleymane avait le cœur au chaud de savoir qu’il était attendu à son arrivée. Un petit vent glacé souffle cette nuit et balaye la hamada, sifflant entre les branches des plantes secouées dans un sens puis dans un autre. Il faisait froid mais il commença à se réchauffer près du feu. Il posa ses mains croisées derrière la tête pour se soutenir la nuque et jeta un œil autour du bivouac. La nuit était claire. La lune et les étoiles scintillaient dans le ciel de cette deuxième semaine du mois avec sa pleine lune. Dès le début de la soirée des nappes de brouillard, bas dans le vallon pas loin, avaient laissé beaucoup d’humidité au sol alentour. Souleymane prenait plaisir à écouter le vent siffler et balayer les plantes, mais pour se rassurer, il commença à jouer de la flûte comme beaucoup de bergers. Cela éloignera les visiteurs de nuit ; chacals, hyènes et autres nocturnes. Le matin poignit et l’heure du départ approcha. Aucun signe de vie.